







l'incertain, de l'ambiguïté et de lieux multiples, le fantastique semble traduire le passage difficile d'un monde surnaturel à un monde rationnel. Mais avant d'analyser les modalités de configuration des phénomènes magiques, étranges et surnaturels dans les polars de Konaté et de N'diaye, on procédera à un passage en revue des lectures critiques qui s'attachent à mettre en évidence les relations entre le fantastique et le roman policier.

## **LES RELATIONS ENTRE LE FANTASTIQUE ET LE ROMAN POLICIER**

Dans la perception générale de la critique, le roman policier entretient avec le genre fantastique des rapports étroits. Comme le note Thomas Narcejac

[Le] fantastique est inévitablement la tentation de tout auteur policier. Car, dès qu'on veut égarer le lecteur, dans un genre qui repose entièrement sur l'explication, on a tendance à embrouiller l'explication, à la rendre inextricable, et à introduire dans le récit quelque chose qui la dépasse. À vouloir trop expliquer, on côtoie l'irrationnel. Le fantastique apparaît non seulement quand on ne peut pleinement rendre compte du fait, mais encore quand on essaie de le justifier, coûte que coûte. Un excès d'explication, à ce point de vue, produit le même effet qu'un défaut d'explication (1975 : 21).

Marc Lits, qui ouvre son chapitre consacré aux rapports entre la fiction criminelle et le fantastique par cette affirmation de Thomas Narcejac, fait également observer que « les deux genres sont en effet liés par de nombreuses affinités, tant thématiques que structurelles. Dans les deux cas, le héros, et avec lui le lecteur, est confronté à une situation de déséquilibre, de désordre. Un événement anormal a rompu le déroulement ordinaire de l'existence » (1993 :129). Jean Fabre, tout en soulignant que le fantastique et le roman policier reposent sur un « même code du vraisemblable générique : la solution la plus invraisemblable au départ sera toujours la bonne » (1992 : 160), rejoint partiellement les positions de Narcejac et de Lits, sauf qu'à la différence de ces derniers, il met essentiellement l'accent sur la dimension problématique du « vraisemblable » dans les deux genres. Il montre, par exemple, que contrairement au héros fantastique, l'enquêteur du roman policier ne pose pas l'irrationnel comme hypothèse de départ. Son raisonnement suit, en effet, une double temporalité :

merveilleux chrétien (ensemble des croyances portées par le discours religieux, le miracle de Jésus, ses pouvoirs à redonner la vue aux aveugles, etc.) et, celle qui rappelle que la réception du fantastique, du surnaturel est souvent idéologique.

Genres heuristiques et gnoséologiques, la fiction criminelle et le fantastique apparaissent comme des productions ludiques qui émerveillent et enchantent le lecteur. Leur parenté réside moins dans la monstration de l'inexplicable que dans le recours aux forces surnaturelles. Car, comme le souligne Romain Brian, « l'utilisation d'un magicien comme personnage principal d'un récit policier, ou le monde de la magie comme cadre d'un récit, serait une manière de créer un lien entre le policier et le fantastique et d'enrichir le récit » (Brian, 2003 :

démoniaques à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Denis Mellier a bien vu cette fin angoissante et effrayante du siècle des Lumières lorsqu'il précise que l'irrationnel trouve une expression esthétique singulière et développe chez ses lecteurs « un goût pour des apparitions horrifiantes et des mises en scènes paroxystiques » (2000 : 18-19). Cet irrationnel, contrairement à la thèse défendue par des chercheurs anglo-saxons comme Howard Philip Lovecraft, et Peter Penzoldt qui soutiennent que le fantastique avec ses avatars (mythes, légendes et contes merveilleux), recycent, au moyen de nouveaux procédés, les vieilles histoires d'honneur du roman gothique, émerge, selon Mellier, en réaction au règne de la raison, qui était alors érigée en idéal philosophique.

Cependant, ces discours et détours théoriques ne doivent pas conduire à reléguer au second plan les caractéristiques propres à chacun de ces récits. L'on remarquera, sans doute, que les rapports affinitaires largement soulignés par la critique sont plus complexes. Les difficultés surgissent lorsqu'il s'agit de définir le roman policier et le fantastique. Car contrairement au roman policier, où la victoire finale du héros est « la victoire incontestée de **h** », une fin sans tragique, mais teintée de cette sentimentalité qui est l'un des constituants esthétiques du kitsch » (Kracauer, 1971 :173), le récit fantastique montre un héros accablé, qui considère son aventure comme problématique, et oppose drastiquement des théories où rationalité, irrationalité, surnaturalité et étrangeté forment un ensemble complexe. Les forces supranaturelles sont confrontées aux enquêteurs, non pas « pour conclure à quelque certitude métaphysique mais pour organiser la confrontation des éléments d'une civilisation relatifs aux phénomènes qui échappent à l'économie du réel et du surnaturel, dont la conception varie selon l'époque » (Bessière, 1974 : 14). C'est dire que la fiction fantastique met en place un univers singulier, un monde parallèle où s'affrontent incessamment les croyances, les images, la logique et les contradictions. On sait depuis longtemps que les définitions classiques du fantastique, qui s'articulent autour des oppositions : corporel/ spirituel, horreur/angoisse, émotion/cognition, littéarité /narrativité, rationnel/ irrationnel, confrontent l'imaginaire au réel, le naturel au surnaturel, le thétique au non-thétique et étudient les mécanismes à partir desquels les forces surnaturelles agissent sur les réalités sociales. Ces oppositions appréhendent également le fantastique comme un récit contredisant le réel, et qui s'inscrit contre les lois et les valeurs défendues par la raison. Selon Irène Bessière, le fantastique ne résulte pas seulement de





réel » ; « oppose l'enquête rationaliste à une vision du monde magique » et « dirige l'attente des lecteurs » (2013 : 201). Mais, malgré ces phénomènes anormaux, l'on observe que les enquêteurs du polar africain finissent toujours par trouver une explication (rationnelle) aux crimes. Ce qui signifie que les romans qui nous occupent, ne franchissent pas les frontières entre les deux genres, mais utilisent les « invariants du fantastique », d'où la pertinence des notions de l'irrationnel et du surnaturel dans la définition du fantastique.

### **SURNATUREL ET ENQUÊTE POLICIÈRE CHEZ MOUSSA KONATÉ**

**U            S**

Le lecteur est confronté à un aller-retour incessant entre le texte sur le crime et les mythes cosmogoniques et étiologiques. Les univers représentés sont sujets à une double juridiction : la juridiction moderne représentée par le commissaire Habib et la juridiction traditionnelle représentée par les gardiens des valeurs traditionnelles. Plusieurs intrigues et scènes marginales apparaissent comme des moments où s'exhibent les cultures maliennes. De ses fictions policières, se dégage une anthropologie actionnelle qui met l'accent sur les pensées, les actions et les réactions des personnages, qui vivent dans un environnement culturel bien circonscrit. L'univers romanesque de Konaté est, en réalité, saturé de signes, aussi bien pour le détective que pour le lecteur. Ces signes, ce sont des empreintes, des traces que le devin traduit en langage ordinaire. De traces des pas des renards, il lira le destin des individus, expliquera qu'un malheur s'abattra bientôt sur une famille dont les enfants ont transgressé les règles prescrites par les ancêtres.

Dans **Fi**

qui lui donne sens (Garnier, 1999 : 39). À la différence d'un détective du roman policier classique, qui se base sur un raisonnement hypothético-déductif rigoureux pour élucider les mystères, l'enquêteur, malgré son discours rationnel, se rend compte à la fin de son périple au pays dogon que la logique cartésienne a montré ses limites dans cet environnement singulier.

Étranger au pays dogon, le commissaire Habib, qui arrive en parfait rationaliste, apprend l'histoire de la disparition étrange des jeunes dogons. Par ses qualités de cognoscibilité de la pratique indicielle, il apparaît parfois supérieur aux personnages qui l'entourent, et adopte une attitude ironique à l'égard des pratiques occultes des Dogons. Son discours ironique, qui résulte de la dichotomie de ces deux visions du monde (rationnel  $\surd$  irrationnel), permet de comprendre la place centrale qui est attribuée au chef spirituel de Piguï. Brillant policier, Habib porte un regard condescendant sur la vision du monde des Dogons, la taxe de

comprendre, à la suite de certains événements mystérieux, qu'il a « affaire à des gens différents de lui » (N 124). D'abord, les circonstances des meurtres lui paraissent inexplicables : les différents événements étranges, notamment les apparitions surnaturelles auxquelles ils sont constamment confrontés, consolident ses appréhensions et justifient en quelque sorte sa méfiance des villageois de Pigui. Son assistant Sosso, dont la connaissance du monde dogon se limite paradoxalement à sa situation géographique est, non seulement attaqué dans son sommeil par des énormes serpents, mais aussi effrayé par des fantômes et esprits qui dansent devant lui :

Dans la lumière éclatante de la lune, une chose rouge écarlate et sans fin se tenait immobile et le regardait. À mesure que le temps passait, ses yeux brillaient de plus en plus, devenaient de plus en plus rouges. Un homme ? Une bête ? Comment savoir ? En tout cas, l'apparition regardait Sosso. Celui-ci, apparemment hypnotisé, avait l'impression que la chose en face l'attirait lentement, irrésistiblement. Et elle se mit à se balancer, la chose, de droite à gauche, de gauche à droite, comme si elle dansait. Sosso crut entendre en sourdine une musique de tams-tams, syncopé, qui allait s'amplifiant. Et l'être de l'autre côté de la fenêtre, s'animait à mesure que croissait le rythme de la musique (N , 189-190).

Ces différents événements consolident les appréhensions du commissaire Habib et justifient l'échec de ses tentatives menées auprès des gardiens du savoir dogon. S'il refusait au départ l'origine surnaturelle des différents crimes, il finit par reconnaître qu'un rationalisme pur et dur n'est pas toujours raisonnable dans certaines situations. Car, juger des « meurtres sans arme et sans auteur » selon les critères rationnels et des théories exogènes est une façon inappropriée de procéder à l'élucidation du mystère dogon. L'inspecteur Diarra, qui connaît bien le milieu, lui propose de changer de méthode :

Plus précisément, je veux dire que ces gens-là vivent dans un monde avec des règles propres, qui ne cadrent pas avec les nôtres [...] c'est difficile à expliquer. Si je vous dis d'utiliser des méthodes non rationnelles, vous connaissant, je sais que vous allez me prendre pour un fou. L'avantage que j'ai sur vous, c'est que je suis né ici. Moi, j'aurai procédé autrement (N , 77).

Il s'agit donc, comme le recommande l'inspecteur Diarra, de se faire mentalement et socialement dogon pour pouvoir comprendre le monde dogon, ce qui permettra au commissaire Habib de voir la cohérence interne de l'univers dans lequel se sont produits les meurtres. Toutefois, les policiers et les gardiens des valeurs ancestrales dogons ne donnent pas la même signification aux événements qui ont endeuillé le village de

Pigui. Si pour le commissaire Habib, ce sont des meurtres, les vieillards, qui sont les commanditaires de ces crimes, renvoient à l'ancêtre fondateur, Emma, la responsabilité de ces différentes disparitions étranges. Les serpents qui attaquent le jeune inspecteur dans son sommeil sont le signe de la colère d'Emma, le dieu tutélaire.

En réalité, dans ce monde dominé et hanté par l'étrange et le surnaturel, la démarche rationnelle du commissaire Habib montre ses limites, dans la mesure où l'irrationnel envahit la structure romanesque et empêche la progression de l'enquête policière. Une cérémonie nocturne, organisée par les sages de la société secrète, donne cours à un étrange défilé où les masques mystérieux effraient les jeunes et les femmes. Tout au long de l'enquête, l'on observe que les croyances populaires traversent les constructions syntaxiques du roman et apparaissent sous forme de métaphores orales, d'images culturelles et de proverbes. Comme ~~l'ill~~, qui convoque les savoirs et les pratiques traditionnelles dogons, ~~l'ill~~<sup>6</sup> de Bokar N'diaye expose l'imaginaire social bambara. Comme Habib et les sages de la société secrète dogon, le commandant Pierre Cavasson est confronté au mutisme et aux pratiques magiques des populations de Séné Dougou.

## DE LA MAGIE À LA CONVERSION RELIGIEUSE

Dans le roman de Bokar N'diaye, il n'y a pas une seule enquête, mais deux enquêtes : celle que mène le commandant de cercle Pierre Cavasson sur le triple meurtre qui a ébranlé le village de Séné Dougou, et celle menée par le médecin Bertoga, qui écrit la première monographie sur les us et coutumes du cercle ; ce qui a donc pour conséquence immédiate de reléguer au second plan l'enquête policière au détriment de la recherche ethnographique. Au discotnDP60 Tw ( )Tj15..1





Niéba tourne le dos au savoir traditionnel, incarné par le maléfique bolitigui, et embrasse, sous les applaudissements de Barry, ce jeune musulman et chef cuisinier chez le commandant Pierre Cavasson, la religion musulmane. Elle vilipende le savoir mystique dont est investi le bolitigui de SénéDougou :

Je ne veux pas dénigrer tous les fétiches et tous les féticheurs par respect pour nos ancêtres, qui les ont respectés. Je ne dis que les fétiches, grâce au soutien de **Ĥ** (Satan), n'ont pas de pouvoirs occultes. Je ne les condamne pas tous. Il y en a qui sont efficaces. Je ne le nie pas. Il s'agit de ceux qui sont bons. Or les tiens sont mauvais et ne font que du mal. Grâce à eux, tu terrorises les habitants de SénéDougou en faisant du mal à certains d'entre eux parfois gratuitement. Pour maintenir ton ascendant sur eux (**M** 182-183).

Ici, le roman organise un nouveau lieu de savoir où les différents personnages s'affrontent. Niéba fait la critique d'un savoir détourné de son rôle principal, dans une société où les valeurs unificatrices sont renversées et perverties par certains hommes cupides :

Ne me mets surtout pas en conflit avec les autres féticheurs que je respecte et que je respecterai toujours car il se trouve parmi eux de braves gens dont les pouvoirs occultes demeurent intacts parce que sans doute ils n'ont pas enfreint les tabous liés à leurs activités secrètes. C'est toi qui as perdu les tiens peut-être en ne respectant pas les prescriptions de ta religion. Tu as connu ton heure de gloire. Maintenant c'est fini pour toi car si tes fétiches étaient encore « vivants » tu ne serais pas dans ta situation actuelle (**M** 184).

Le savoir de bolitigui est le savoir de la nuit : il est l'intermédiaire entre le visible et l'invisible, entre les morts et les vivants, et tient un discours de vérité et de mystère sur le village de SénéDougou. Ce discours ésotérique part du réel social pour expliquer les événements et ne souffre d'aucune contestation. Dans son étude comparée entre la « pensée traditionnelle africaine » et la « science occidentale » et son essai de reformulation des concepts de « tradition » et de « modernité », Robin Horton, tout en soulignant une conception « traditionaliste » et une conception « moderniste » du savoir, rappelle comment, dans la pensée traditionnelle africaine, l'absence « des savoirs alternatifs » entraîne inéluctablement deux conséquences majeures : d'un côté, elle « encourage l'acceptation totale de la théorie établie et empêche toute interrogation sur cette théorie qui devient, dès lors, " sacrée", de l'autre côté, « tout défi à la théorie établie est une menace de chaos et provoque une inquiétude profonde » (1990 :55).

Devant les déclarations tonitruantes de bolitigui, les habitants de SénéDougou frémissent et se dispersent, éperdus, sur la place publique :  
Sachez que dans le mili

agit comme une cause surnaturelle. Il est la vérité du monde physique » (Garnier, 1999 : 8).

Le bolitigui est le représentant d'un savoir séculaire dont l'efficacité et l'opérationnalité proviennent des êtres invisibles. Malgré les contestations de ses vertus sociales par le commandant Pierre Cavasson, ce savoir demeure, aux yeux des habitants de Sénédogou, profondément lié à un réel social. D'une part, le roman montre les

---

## Ouvrages cités

BESSIERE, Irène. 1974. *Le* : *Le* , Paris, Larousse.

BRIAN, Romain. 2002. « Derrière les portes closes : la rencontre du fantastique et du policier », *Le* n° 6, 1ère partie : 5-53.

CAILLOIS, Roger. 1974. *Le* , Paris, Gallimard.

CÉVAER, Françoise. 2009. « Enquêtes occultistes : les policiers antillais face au surnaturel », *Le* n° 72 : 48-65.

DIALLO, MamadoreLre0 a.04 79.2 388.E F3 1 25Tc -0.002 36 38oreLre0 a.0Bd

M